



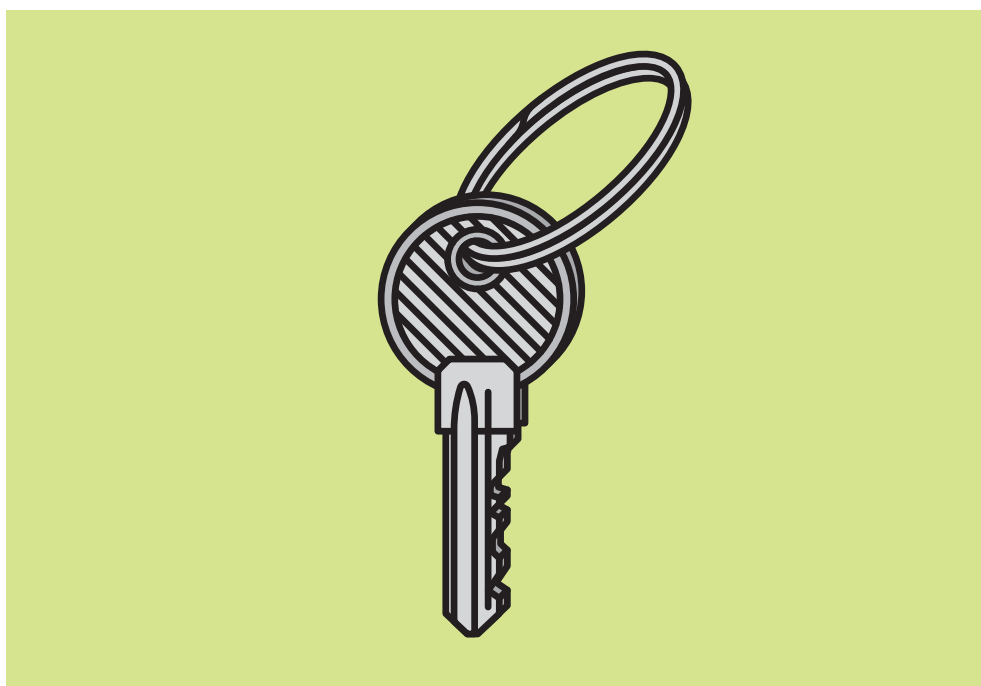
**maison des arts
— centre d'art
contemporain
de malakoff —**

**maison des arts
105, avenue
du 12 février 1934
92240 malakoff**

**supérette
28 bd. stalingrad
92240 malakoff**

renseignements
maisondesarts.
malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff



mobilisé·e·s

memorandum

du 1^{er} mars 2021 jusqu'au ...

Au regard de la crise sanitaire, alors que les établissements culturels restent cruellement fermés aux publics, la programmation du centre d'art est provisoirement reportée.

L'équipe du centre d'art, soutenue par les élu·e·s de la ville de Malakoff, a décidé d'accompagner les artistes-auteur·e·s autrement jusqu'à une possible réouverture. Le centre d'art s'adapte et devient un lieu de ressources offrant des nouvelles formes de soutiens aux artistes-auteur·e·s et poursuit ses actions pédagogiques hors-les-murs.

**« Les deux sites du centre d'art,
la maison des arts
et la supérette,
soit 550 m²,
se transforment en lieux de
travail et de production
pour les artistes-auteur·e·s
privés d'ateliers
ou d'espaces de travail. »**

programme de soutien et de mise à disposition

La crise actuelle ne fait qu'accentuer la grande précarité et les conditions de vie des artistes-auteur·e·s alors même que celles-ci étaient déjà alarmantes (cf rapport SODAVI*). À l'image du secteur professionnel qui se mobilise, le centre d'art entend accompagner les artistes-auteur·e·s à la hauteur de ses moyens. Les deux sites du centre d'art, la maison des arts et la supérette, soit 550 m², se transforment en lieux de travail et de production, pour les artistes-auteur·e·s* privés d'ateliers, ou d'espaces de travail. Sept espaces à la maison des arts et deux espaces à la supérette sont mis à disposition pour des projets de recherche, ou des fabrications volumineuses. Chaque site possède des espaces de vie partagés avec l'équipe du centre d'art qui accompagne les artistes-auteur·e·s et met à disposition ses ressources, compétences humaines, techniques et intellectuelles. Sont également mis en place des rendez-vous professionnels et tous les mercredis matins avec l'équipe. Ce programme s'inspire du projet « lieu de ressources » qui s'est tenu en 2010 au centre d'art. Celui-ci visait à imaginer un nouveau lieu, repenser ses missions et se posait une question fondamentale : « comment être un lieu de ressources pour les auteur·e·s, les publics, son territoire et la cité qui l'accueille ? ».

actions pédagogiques

De la même manière, le pôle médiation et éducation artistique devient une cellule hors les murs et s'invite dans les établissements scolaires favorisant des rencontres avec des artistes. En s'appuyant sur des outils de médiation (livret pédagogique, corpus d'images) conçus à cette occasion, le pôle médiation et éducation artistique proposera de faire découvrir le travail des artistes-auteur·e·s dans les classes. Il sera également envisagé d'inviter les artistes-auteur·e·s à mettre en place des ateliers de pratiques artistiques au sein de ces mêmes classes et d'organiser une rencontre dans leur espace de création mis à disposition.

*artistes-auteur·e·s :

Jimmy Beauquesne, Morgane Baffier, Sarah-Anaïs Desbenoit, Charlotte EL Moussaed, Charlotte Hubert, Laurent Poleo-Garnier, Emploi fictif , Flavie L.T et Sami Trabelsi (A bord!), Fanny Lallart, Marl Brun, Victorien Soufflet, Caroline Larssonneur (Revue Show), Mathieu Calmelet, Octave Courtin, Ludivine Large-Bessette (LAC project), etc.

* Le Schéma d'Orientation pour le Développement des Arts Visuels (SODAVI), accompagné par l'État, est un outil de construction conjointe des politiques publiques en faveur des arts visuels, au service des acteurs professionnels des arts visuels et des publics.

chercheuse associée

Pour observer et réfléchir ce programme de soutien, le centre d'art invite Émeline Jaret en tant que chercheuse associée. Dans le prolongement d'un projet personnel centré sur le processus créatif et la notion d'auteur·e, elle souhaite initier une recherche à la fois théorique et impliquée, qui met en perspective la démarche du centre d'art et sa mutation (temporaire) de lieu de diffusion à lieu de ressources. Pendant cinq mois, Émeline Jaret mènera, dans le / hors du centre d'art, une recherche collaborative à travers des entretiens, des rencontres et des ateliers de co-recherche, avec des artistes-auteur·e·s du programme ou invité·e·s. Un carnet en ligne, accessible depuis le site du centre d'art, rendra compte de cette expérience, qui prolongera le travail qu'elle a précédemment mené aux côtés du collectif W et leur projet d'artothèque expérimentale (juillet 2020 - février 2021), et s'appuiera sur la résidence d'Ève Chabanon, dans le cadre des résidences de la supérette.

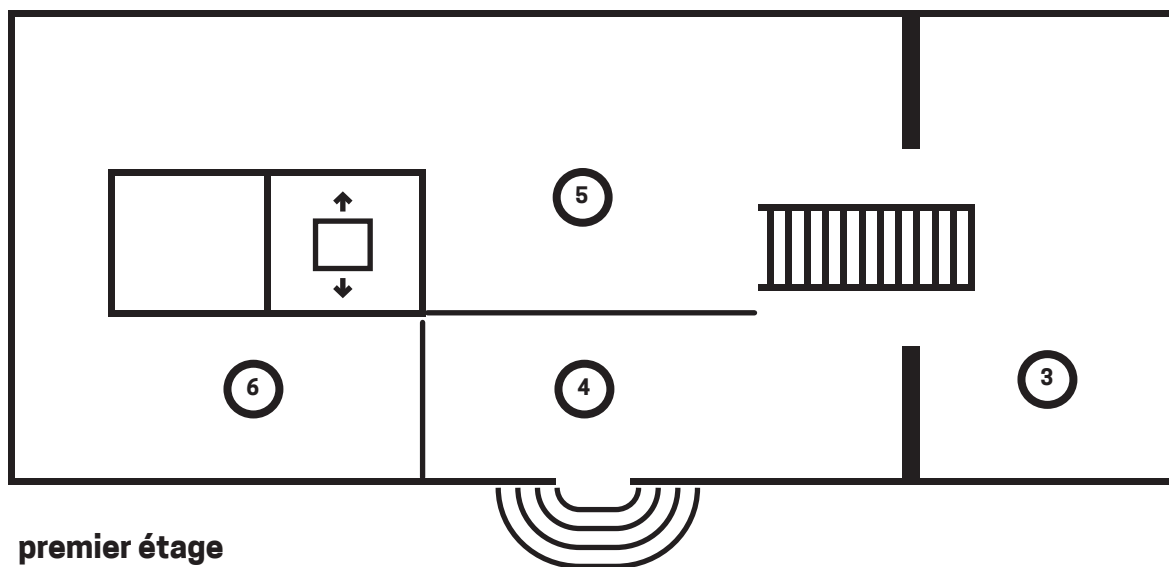
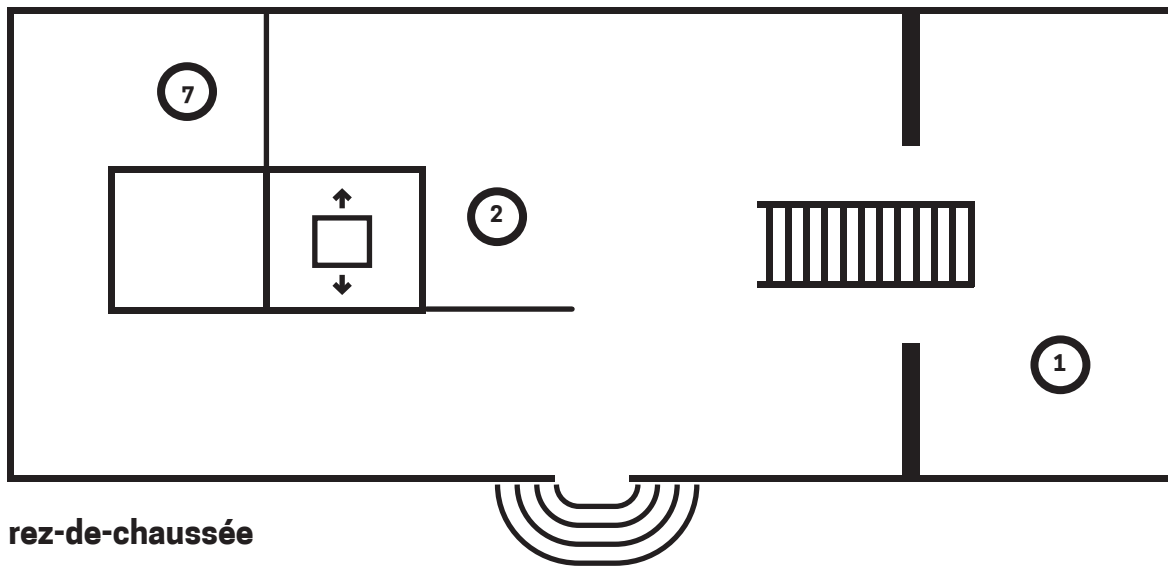
résidence filée

Soutenue par la Région Île-de-France et son programme « résidence d'artistes », Ève Chabanon poursuit son projet « Le Surplus du non-producteur », lancé en 2016, dans le cadre d'une résidence filée à la supérette jusqu'en juillet 2021. Ce projet pour lequel elle collabore avec Yara Al Najem, Abou Dubaev, Olivier Iturerere, Nassima Shavaeva, Aram Ikram Tastekin et Abdulmajeed Haydar, questionne les notions de valeur, d'économie et de production dans les champs des arts visuels, du spectacle et de l'artisanat, à partir du terme « surplus ». Avec cette résidence à la supérette, Ève Chabanon souhaite développer un nouveau volet du « surplus », qui s'appuie sur l'expérimentation de l'écriture collective à travers la création d'un dialogue avec son collectif et les publics du territoire malakoffiot.

résidence pour collectif d'artistes-auteur·e·s à la supérette

Dès début juillet, la supérette accueille un collectif d'artistes-auteur·e·s en résidence pour une durée de cinq mois, en partenariat avec Paris - Habitat. La supérette est située au 28, boulevard de Stalingrad, à proximité de la ligne 13, dans le haut de Malakoff. Le quartier constitue à lui seul « une petite ville dans la ville ». Repéré par le centre d'art comme un site architectural et urbain remarquable, il est demandé aux candidat·e·s de penser un projet en lien avec le site, comme un nouvel espace d'expérimentation collective. Cette résidence est rendue possible grâce au soutien de la Drac Île-de-France (subvention spécifique pour la résidence d'artistes).

maison des arts
placement des ateliers



1



Jimmy Beauquesne © Lucas Morin

2



Laurent Poleo-Garnier © maison des arts - centre d'art contemporain du Malakoff

3



Charlotte EL Moussaed © maison des arts - centre d'art contemporain du Malakoff

4



Sarah-Anaïs Desbenoit © maison des arts - centre d'art contemporain du Malakoff

5



Morgane Baffier © Ville de Malakoff - photo : Séverine Fernandès

6

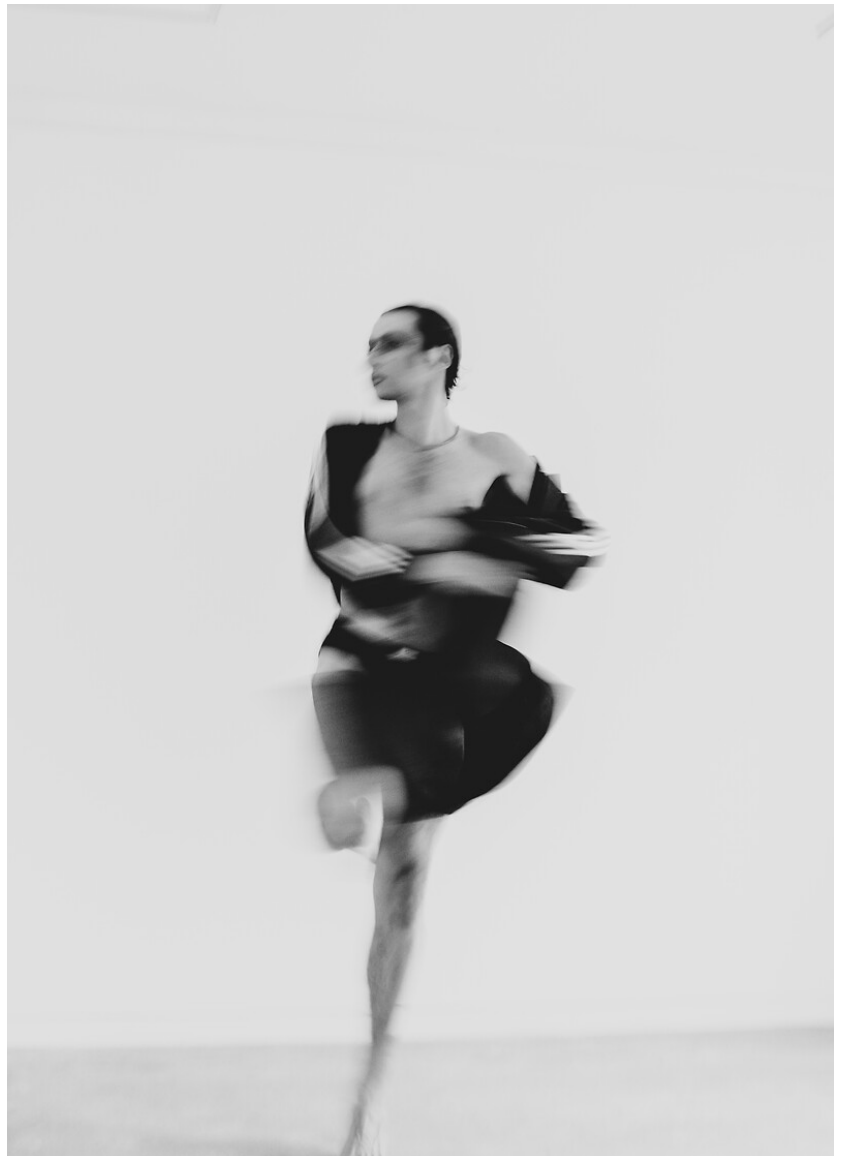


Charlotte Hubert © Ville de Malakoff - photo : Séverine Fernandès

laurent poleo garnier

Né à Paris en 1995, Laurent Poléo Garnier démarre ses études par une école de communication visuelle avant de se diriger vers les arts plastiques qui privilégient une approche plus libre. Après une classe préparatoire, il intègre en 2015 les ateliers de Patrick Tosani et Marie-José Burki aux Beaux-Arts de Paris. Il y explore différents modes d'expression tels que la vidéo, la danse et la photographie qui deviendra son médium de prédilection. Il part étudier en 2019 à la UdK de Berlin et obtient son diplôme en 2020. La même année le Festival d'Automne sélectionne pour sa campagne d'affichage dans Paris le portrait qu'il a réalisé du chorégraphe/danseur François Chaignaud.

Une première exposition personnelle lui a été récemment consacrée à la Galerie du Crous à Paris en 2021.



Larent Poleo Garnier, 2021, photographie, maison des arts - centre d'art contemporain de Malakoff © Chris&Nico

« Le projet [mobilisé-e-s] est très important dans cette période troublée pour les artistes, sans vision précise de l'avenir et de ses opportunités. »

Les axes de recherches que je mène dans mon travail concentrent depuis quelques temps une réflexion sur la transformation et les différents états qui en découlent. Photographe mais aussi danseur, vidéaste, je conçois le corps des autres ainsi que le mien comme une plate-forme de projection à mes mises en scènes. En ce moment à la maison des arts j'ai une discipline assez régulière de portraits et d'autoportraits photographiques réalisés avec l'aide d'une styliste qui conçoit pour moi des univers proches du cabaret, théâtre ou cirque. Cet échange permanent avec de nouveaux visages me donne une véritable liberté et une conscience plus ouverte de l'esprit humain. Je pense avoir en moi une grande curiosité pour l'autre, sa différence. J'ai la chance d'être entouré d'artistes divers et passionnants avec qui je peux concevoir des images, comme les danseurs Alexandre Bibia ou Thibault Eiferman, formés à la Batsheva dance Company à Tel Aviv. Bientôt je vais tourner une parodie de l'émission Dim Dam Dom avec l'actrice Hélène Letac. Elle incarnera Mapi, une figure phare de la comédie télévisuelle des années 60 en France présentant sa recette de « bonne salade ».

Mes conditions d'artiste en ce moment sont difficiles et précaires, jonglant entre différentes options pour pouvoir m'acheter du matériel, élément nécessaire à l'évolution de mon travail. Ma récente sortie des Beaux-Arts de Paris, après cinq ans d'études, résonne encore en moi par la dureté de sa réalité. Cette année 2020 a été clé dans ma compréhension du monde de l'art, de la façon de présenter un projet à sa mise en place parfois complexe.

Le projet «mobilisé·e·s» a été très important pour moi et d'autant plus dans cette période troublée pour les artistes, sans vision précise de l'avenir et de ses opportunités. Avant tout, j'avais besoin dans cette période d'un espace comme celui-ci qui soit ouvert à l'écoute, aux doutes et aux aspirations de chacun. Il s'agit de réaliser l'existence d'autres mondes et ainsi tenter un dialogue, une ouverture vers ce qui est différent de moi, mon art, mon regard. Je pense à ma rencontre avec Florian Gaité avec qui je pense avoir de nombreux axes de recherche sur le genre et la représentation.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Que représente pour vous l'action «mobilisé·e·s» ?

jimmy beauquesne

Né en 1991, Jimmy Beauquesne est diplômé de l'ENSAAMA à Paris et de l'École supérieure d'art de Clermont Métropole (DNSEP, 2017).

Il vit et travaille à Paris où il mène une pratique de dessin et d'installation au sein desquels s'hybrident espaces intimes, culture de masse, ornementation et science-fiction.

Ses œuvres ont figuré dans des expositions collectives à : Palais de Tokyo, Paris (Do Disturb, 2019) ; Magasins Généraux, Pantin (2019) ; MAMC, Saint-Etienne (Biennale Art Press, 2020) ; La Box, Bourges (2020) ; Ygrex - Ensapc, Aubervilliers (2020). Il a été nommé au Prix Dauphine (2019) et au Prix Sciences Po (2020).



Jimmy Beauquesne, *Purpose, épisode 1, Closer to them*, 2021, dessin sur papier, 62 x 92 cm. ©Jimmy Beauquesne

« l'initiative du centre d'art témoigne d'une vraie compréhension des conditions des artistes et mérite de se généraliser. »

Je mène un travail de dessin et d'installation. Depuis mon arrivée à la maison des arts, en parallèle de ma production quotidienne de dessin, je confectionne des tapis dont j'expérimente la forme et la mise en espace.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Je suis diplômé des Beaux-Arts de Clermont Ferrand depuis trois ans. Depuis, je vis en banlieue parisienne, à Ivry-sur-Seine, où je loge et travaille. La crise sanitaire a considérablement bouleversé mon activité. Depuis un an, projets et expositions sont inlassablement reportés, voire annulés. La fermeture incompréhensible des lieux culturels impacte directement mes revenus, ma visibilité et ma production. Le manque général de soutien et de considération pour la culture est extrêmement lourd à vivre.

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

La mise à disposition de l'espace du centre d'art contemporain est une ressource considérable. N'ayant habituellement pas d'espace d'atelier, c'est pour moi l'opportunité de travailler dans de bonnes conditions. En cette période précaire, l'initiative du centre d'art témoigne d'une vraie compréhension des conditions des artistes et mérite de se généraliser.

Que représente pour vous l'action «mobilisé-e-s» ?

charlotte eL moussaed

Née en 1987, Charlotte EL Moussaed est diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2013.

En 2014, elle a été lauréate de la bourse « Looking for Paris-Texas », attribuée par l'Ambassade des États-Unis et l'association des Amis des Beaux-Arts, elle a alors séjourné 3 mois à Chicago.

Elle a reçu le prix « Impressions Photographiques 2015 », décerné par Les Ateliers Vortex en partenariat avec le Consortium de Dijon et le Conseil Régional de Bourgogne ; ce prix lui a valu une exposition au Frac Bourgogne à Dijon.

Entre 2013 et 2017 elle a collaboré avec Le Bal / La Fabrique du Regard sur le programme d'ateliers pédagogiques. En 2016 elle a été l'une des trois lauréats du prix YISHU 8, son exposition personnelle : « Composé Oisif » s'est tenue à YISHU8, Maison des arts de Pékin, après trois mois de résidence.

Sélectionnée au 61ème Salon de Montrouge en 2016, elle y exposa à nouveau en 2017 pour l'évènement périphérique du salon : Répliques Imaginaires.

Elle est artiste intervenante à la Galerie CAC de Noisy-le-sec de septembre 2018 à juin 2019. En 2019 elle intègre le Master 2 Documentaire de création à l'École documentaire de Lussas. Elle réalise en 2020 : « Comme notre langue s'écrit au sol ».



Charlotte EL Moussaed, *Sans titre*, série *Des Amours*, dimensions variables, 2021. © Charlotte EL Moussaed

J'écris des films. j'écris ce qui me pousse à les réaliser. J'imagine des partitions de ces films comme de possibles pièces artistiques autonomes. Je fais des recherches sur les questions de traductions, sur le langage amoureux, ou encore l'apprentissage de sa langue perdue. J'essaye des choses au montage vidéo, ou en collage photo, j'approche différentes formes de composition.

Je suis revenue en région parisienne il y a bientôt un an, après une formation en Ardèche. Je suis en attente d'un nouveau logement, je n'ai pas d'atelier partagé, pas d'espace de travail. Avant je cumulais 2 à 3 emplois alimentaires afin de payer mon loyer. J'essaye à présent de me concentrer essentiellement sur mon travail artistique et mon travail pédagogique, cela implique une grande part d'insécurité financière. Les conditions de vie d'artistes en région parisienne sont de toutes façons chaque fois plus précaires.

Cette action est un vrai soutien. Cela permet de se mettre au travail, d'engager le corps, de rythmer les étapes d'investigations. Ça offre un cadre, un espace de projection aussi. Une table, une chaise, dans un nouveau décor suffisent à faire venir de nouvelles envies, et ceci est très précieux en tous temps, et particulièrement en ce moment. Cela valorise la recherche, le temps et l'espace qui lui sont nécessaires en dehors des logiques de rendements. Et puis ça nous permet de nous reconstruire.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Que représente pour vous l'action « mobilisé-e-s » ?

**« une table, une chaise,
dans un nouveau décor
suffisent à faire venir de
nouvelles envies »**

sarah-anaïs desbenoit

Sarah-Anaïs Desbenoit est née en 1992, vit et travaille à Ivry-sur-Seine.

Diplômée de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy. Sarah-Anaïs Desbenoit, artiste plasticienne et vidéaste, crée des espaces liminaux conçus comme des lieux de recueillement qui invitent à la méditation et au ralentissement, à travers des mécanismes d'apparitions et de disparitions. Les images et symboles y sont multipliés et altérés afin de maintenir une dualité constante entre visible et invisible, réalité et fiction, fragilité et force. Ses installations tournent autour de la question de l'illusion, du désir de sublimer, de créer des strates diverses de la réalité.



Sarah-Anaïs Desbenoit, *Les passerelles*, 2020, installation.
© Sara-Anaïs Desbenoit

**« le centre d'art me donne accès
à un espace qui me permet
de concrétiser des projets
d'installations que j'avais dû
mettre en parenthèse. »**

Je viens de finir mes études aux Beaux-Arts de Cergy et je commence tout juste ma vie de jeune artiste dans des conditions particulièrement difficiles. Depuis 5 ans, je suis monteuse vidéo pour des artistes ou des enseignes de mode, ce qui me permet d'avoir un équilibre financier, tout en me concentrant sur mon travail personnel. Mais depuis un an, le monde de la culture et de la mode est directement impacté et je vois ainsi mes heures de travail diminuer. Je n'ai plus d'atelier, je me consacre alors seulement à des projets numériques pour le moment. Par ailleurs, je devais également partir en résidence à Bordeaux qui a été reportée en raison de la crise sanitaire.

Je travaille actuellement sur une nouvelle installation qui évoque un paysage en ruine sur un plan d'eau, pensé comme un lieu de commémoration. Une sorte de « paysage intérieure » que j'extériorise et construit au sein de la maison des arts de Malakoff. Transformer des espaces par des mises en scène et des jeux de lumières est récurrent dans mon travail, cela me permet d'en modifier la perception et de le « sacraliser ». J'essaye toujours d'y retranscrire une atmosphère emplie de poésie qui invite le spectateur à la méditation et à l'émerveillement. Pour cette installation, plus particulièrement, je m'inspire des villes sur l'eau provenant de certaines régions d'Asie comme la ville d'« Une » au Japon. J'éprouve une certaine fascination pour ces lieux hors du temps aux architectures atypiques et enchantées, remplis de spiritualité.

Le centre d'art me donne accès à un espace qui me permet de concrétiser des projets d'installations que j'avais dû mettre en parenthèse. Il me donne également une structure propice à la recherche et à la création en étant entouré d'autres artistes et accompagnée d'une équipe de professionnelles. Ce qui est d'un grand soutien pour moi en cette période particulière.

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Que représente pour vous l'action « mobilisé·e·s » ?

morgane baffier

Morgane Baffier est une artiste multidisciplinaire (dessinatrice, performeuse, théoricienne, philosophe et poète certains iront même jusqu'à dire humoriste).

En 2019 elle travaille avec l'artiste Camille Laurelli et curate la galerie Showcase à Tallinn. Elle obtient son DNSEP en 2020 à l'ENSAPC, où elle démarre sa pratique de la performance.

Elle élabore des conférences performées impliquant dessin et écriture dans un univers qui se veut autant politique que poétique. Il s'agit de performances durant lesquelles elle explique à un public ses théories sur de grands sujets comme la vie, le monde, l'art ou l'amour ; le tout traité avec autant de sérieux que d'absurde.

Elle mélange réalité et fiction de sorte que la différence entre les deux n'intéresse plus personne.

Usant de la figure d'amateur au sens vulgarisateur elle gagne en liberté et invite son public à la croire. En alternant les casquettes d'érudite et d'amatrice, en jouant avec la vulgarisation des savoirs et le statut d'autorité de la conférencière, elle plaide pour une pratique libre de la connaissance.

En 2021 elle lance sa revue Ce qu'il faut savoir sur le monde et sur le reste qui devient la source théorique de ses conférences.



Morgane Baffier, *Comment vivre dans un monde harmonieux*, conférence performée, 6 minutes, scène ouverte Pile ou Fraseq, au Générateur, 2021. © Bernard Bousquet

Mon travail consiste aujourd'hui principalement à écrire mes conférences. Pour le moment, ces conférences-performances sont de courtes durées. J'aimerais aller plus loin dans cette démarche et créer une conférence long format avec plus de moyens matériels et technologiques. Ces deux mois seront donc un temps d'écriture et d'expérimentation. J'aimerais également réfléchir à de nouvelles manières de montrer mes performances avec de nouveaux outils, réfléchir à des format live internet etc.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Fraichement sortie de l'école, il est compliqué de se projeter dans le futur avec les conditions actuelles. La plupart de mes opportunités d'exposition ont été annulées à cause du Covid, ou, au mieux, reportées. Le lancement de ma revue, initialement prévu pour le 27 mars 2021, se voit également reporté à une date inconnue à cause d'un nouveau confinement. Les artistes subissent, autant que les autres, les conséquences de cette crise.

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

L'action du centre d'art est importante pour moi dans la mesure où elle m'offre un lieu de travail, un espace mental et physique dans lequel continuer ma pratique en étant ailleurs que dans ma chambre. Elle m'offre également la possibilité de rencontrer de nouvelles personnes dans la même situation que moi avec qui discuter ou travailler. Et c'est essentiel.

Que représente pour vous l'action « mobilisé.e.s » ?

« [mobilisé.e.s] m'offre un lieu de travail, un espace mental et physique dans lequel continuer ma pratique en étant ailleurs que dans ma chambre. »

charlotte hubert

Charlotte Hubert est née le 27 mars 1984 à 7h55 à la Clinique Notre-Dame de Grâce de Nantes, elle vit à Paris et travaille partout sur la terre.

Elle a commencé à faire de l'art parce qu'elle perdait régulièrement au Monopoly. En psychanalyse depuis 11 ans, Charlotte Hubert raconte des histoires, danse dans les discothèques napolitaines et observe le Mont Fuji. En collaboration avec Clélia Barbut rencontrée à la piscine municipale, elle a créé l'aquagymologie.

Enseignante en arts et chargée de cours en arts plastiques au sein de l'université Paris 8, son cours s'intitulait : « Je suis à l'art comme la sardine est à l'huile ». Charlotte Hubert invente des fictions sans exploser de rire et expose régulièrement son travail de façon organisée en France et à l'étranger.

Elle a eu été finaliste du prix des amis du Musée des Beaux-Arts de Nantes (2013) et du prix d'art contemporain François Schneider (2015). Depuis 2015 elle a performé l'Aquagymologie dans différents lieux : Fondation d'entreprise Ricard, Musée des Beaux-Arts de Nantes, École du Louvre, La Bellone : House of performing arts à Bruxelles, Université de Lille, Biennale des géographies féministes,...



Charlotte Hubert et Clélia Barbut, *100% Lycra d'appartement*, 2020, vidéo, maison des arts - centre d'art contemporain de malakoff. © Charlotte Hubert

Elle a collaboré avec Florence JoupourBonimenteraucinéà l'Institut National Histoire de l'Art ; avec David Christoffel dans le cadre de ses fictions Un amour Brahmsophobe, dans la série « Les mélomaniaques », diffusion Cité de la musique-Philharmonie de Paris.

En 2017, elle présente l'exposition personnelle « Mais où sont passés les tritons ? » à la Galerie Olivier Meyer à Nantes.

Réécriture de série B

À partir du visionnage de séries B et de sitcoms, tel que Premiers Baisers ou Hartley Cœur à vif, je vais tenter d'opérer une forme de réécriture poétique à partir des dialogues et images. Il est probable que ce travail mène à la construction d'une performance.

Créer des objets autour de l'Aquagymologie

L'Aquagymologie est une nouvelle discipline scientifique, créée par Clélia Barbut et moi-même. Elle vise à faire un état des recherches sur l'aquagym, car cette pratique est très mal connue de la littérature académique, mais aussi à produire une science qui n'existe pas. Durant cette résidence il s'agira de créer des objets dérivés de notre performance-conférence, comme par exemple en imprimant notre bibliographie sur bonnets de bain.

Mettre en forme ma prochaine performance : FENTE

FENTE est déjà en partie écrite mais dans le cadre de la résidence je souhaite penser plus en détails sa forme, par exemple en faisant de la broderie sur nos costumes ou en tentant de penser le dispositif de la performance avec plus de précisions.

Finir/peaufiner une vidéo déjà commencée : Empoisonner l'histoire de l'art

Empoisonner l'histoire de l'art est une vidéo qui associe des «chefs d'œuvres» de l'histoire de l'art à des scènes aquatiques, elle n'est pas finie car je dois encore faire du montage image.

Je n'ai pas d'atelier actuellement et mes projets (artistiques ou d'enseignements) sont annulés ou en attente et ce au regard de la situation sanitaire actuelle.

Elle me permet d'avoir un lieu de travail ainsi qu'une structure institutionnelle mais aussi humaine dans un moment où les échanges et contacts humains sont rares.

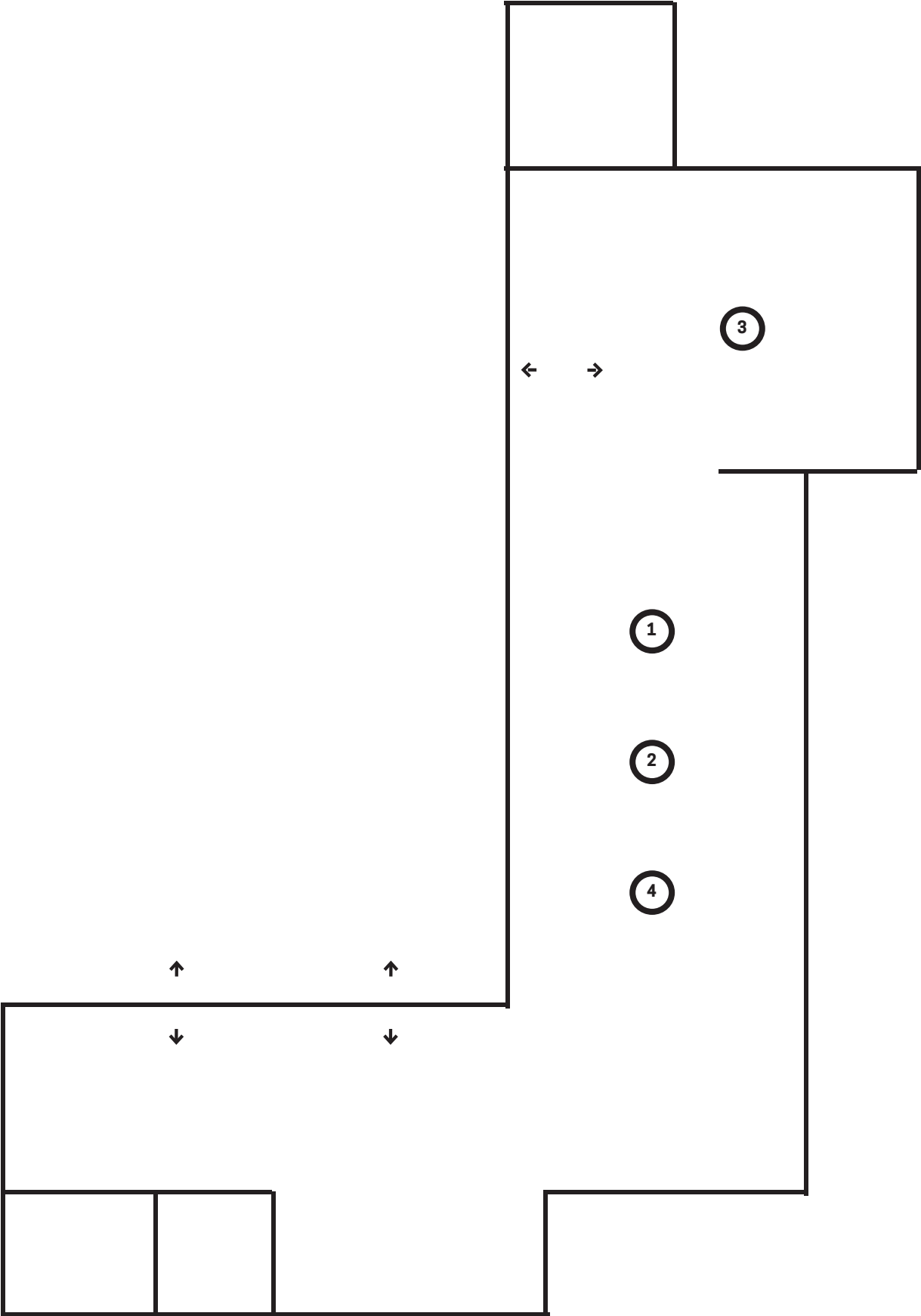
Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Que représente pour vous l'action « mobilisé·e·s » ?



supérette
placement des ateliers



1



Emploi Fictif - Talita Otovič, *ja ču da živim kako se meni odgovara - je vivrais comme je l'entends*, vue de l'installation « *au milieu des choses au centre de rien #3* » - 21 mars 2021 © Séverine Fernades - ville de Malakoff

2



A bord ! - avril 2021 © Séverine Fernades - ville de Malakoff

3



Revue SHOW- avril 2021 © Revue SHOW

**« nous trouvons
cette action [mobilisé-e-s]
essentielle, elle va
non seulement nous
permettre d’avoir un lieu
de travail pour poursuivre
des projets mais surtout
offrir la possibilité de
bénéficier d’un espace de
sociabilité et de travail à
plusieurs, chose qui nous
manque beaucoup par ces
temps d’isolement.»**

4



LAC project « *Les souffles* » - avril 2021© LAC project

emploifictif & arthur guespin

au milieu des choses au centre de rien

Arthur Guespin obtient son diplôme à l'École des Arts Décoratifs de Paris en 2020 avant d'intégrer l'École des Beaux-Arts de Paris (ateliers de Tatiana Trouvé et Ann Veronica Janssens). En 2018, Arthur part étudier aux Beaux-Arts de Mexico où il organise notamment un évènement-performance au sein de la bibliothèque Vasconcelos. En 2019, il participe à la résidence [HUNGER] aux Brasseurs en Belgique (Liège). Cette même année il participe à l'exposition « Tout tourne autour de la pointe » au Fort de Sainte Marine à Combrit et à une exposition collective en soutien à Give Nation à la galerie Odile Ouizeman à Paris. En 2020, il est invité par le collectif curatorial espace projectif à participer à l'exposition collective « Un plus grand lac » aux Magasins généraux (Pantin).

Après une classe préparatoire littéraire et une licence en esthétique à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne, Camille Velluet obtient son diplôme à l'École du Louvre en spécialité art contemporain. Elle a travaillé pendant deux ans sur l'œuvre de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Ses stages au Palais de Tokyo et à l'organisation du Salon de Montrouge n'ont fait que confirmer son envie de travailler auprès de jeunes artistes et de valoriser la scène émergente.

Sarah Lolley est diplômée d'une licence en Histoire de l'Art à l'ICP et d'un M1 de recherche en Histoire de l'Art à Paris I Panthéon Sorbonne. Elle a étudié en maîtrise la figure de Kate Lechmere, patronnesse du mouvement vorticiste. Elle consacre désormais une partie de ses réflexions à la place de l'art contemporain dans le Pacifique Sud, et plus particulièrement aux Biennale d'Art contemporain en Nouvelle-Calédonie, sa terre natale.



Talita Otović, *ja ću da živim kako se meni odgovara - je vivrais comme je l'entends*, vue(s) de l'exposition « au milieu des choses au centre de rien #3 » - 21 mars 2021 © Talita Otović, Arthur Guespin et emploi fictif

● Face aux difficultés d'exposer l'art contemporain ces derniers temps, le collectif
● Emploi Fictif s'associe à l'artiste Arthur Guespin dans
● une entreprise curatoriale nomade intitulée « au milieu des choses au centre de rien ». Nous affranchissant de deux variables pourtant essentielles – un lieu accessible à un public et un public présent physiquement en ce lieu – nous avons décidé de transformer une situation paralysante en opportunité. La serre d'Arthur Guespin, devenue pour nous une unité mobile malléable dessaisie de son utilité première, vient ainsi investir des lieux clos, eux-mêmes déposés de leur raison d'être. Cet habitacle, forme de prolongement ambulant de l'espace d'exposition, transforme les contraintes auxquelles nous sommes confrontés en occasions de présenter les travaux de différent·e·s artistes dans différents lieux, pour un temps restreint et dans un espace particulièrement réduit.

Ce périmètre variable et itinérant déconstruit les rapports que nous entretenons actuellement avec l'extérieur et l'intérieur – les notions de sphère publique et de sphère privée ayant subies une mutation perceptible suite aux confinements successifs – et propose de repenser l'espace-temps de l'exposition. Chaque volet de cette proposition éphémère, qui n'aura d'existence physique que pour quelques heures, sera documenté et existera par la seule trace visuelle et textuelle. Le nombre de lieux n'est pas défini à l'avance. Le nombre de participants dépendra de ce paramètre. Le projet évoluera de lui-même, s'épanouissant ou s'étiolant entre, avec et selon les contraintes qui lui sont exogènes et l'approche protocolaire établie. L'exposition ne prendra forme qu'au travers de ces moments volés, au moins pour un temps, au milieu des choses et au centre de rien.

Les axes de recherches abordés dans notre travail sont le renouvellement des pratiques curatoriales face aux contraintes qui sont les nôtres à l'heure actuelle. Dans une volonté de continuer malgré tout à exposer des artistes dont le travail nous semble pertinent, nous avons choisi de nous affranchir de deux variables pourtant essentielles - un lieu ouvert au public et un public présent physiquement en ce lieu - pour continuer à porter les projets qui nous tiennent à cœur. L'un des points qui nous semble essentiel dans le cadre de l'exposition itinérante « au milieu des choses au centre de rien » est de faire résonner le travail de l'artiste avec le lieu qu'il ou elle vient habiter. Lorsque nous avons investi l'espace de la Supérette le temps d'une journée, l'œuvre présentée par Talita Otović nous semblait répondre à l'ADN de cet espace ouvert sur l'extérieur. Les archives familiales de l'artiste disséminées sur plusieurs écrans, présentaient différentes scènes de voisinages et de moments du quotidien qui s'imbriquaient selon nous assez bien dans cet ancien lieu de vie collective.

Les membres du collectif allient travail bénévole associatif et missions ponctuelles en freelance. Arthur Guespin est en cinquième année d'étude à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et Talita Otović participe à un programme de résidence pédagogique dans la ville d'Angoulême avec les Ateliers Médecis dans le cadre du programme « Création en cours » pour sensibiliser des élèves de primaire ayant un accès réduit à la culture aux pratiques d'enregistrement et de composition musicale dans leur territoire.

L'action « **mobilisé.e.s** » a été pour nous une manière de continuer à faire, rencontrer des artistes, exposer une pièce inédite créée le temps d'une journée spécifiquement pour le lieu, se retrouver et échanger autour du travail de l'artiste Talita Otović dans un cadre qui le permettait.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Que représente pour vous l'action « mobilisé.e.s » ?

flavie L.T et sami trabelsi

à bord !

Née en 1988, Flavie L.T développe son travail autour de la photographie, de la sculpture et de l'installation. Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, elle expose en France, en Europe, au Brésil et en Asie. Elle travaille au Houloc, atelier collectif à Aubervilliers, dont elle est membre fondatrice. Flavie L.T conçoit des objets et des espaces qui cherchent une synthèse : hors d'âge et hors du temps, dans un langage premier des formes, prêtes à se redéployer. Ses objets, de l'ordre de l'étrange, ne sont jamais totalement inconnus. Ouverts, ils jouent le jeu de l'in-fini s'adressant à un public au regard à plusieurs dimensions : présent dans son individualité, vecteur de sa culture actuelle, mais également de son histoire. Décalages, mises en relation, métaphores et métamorphoses sont autant d'outils utilisés par l'artiste pour faire émerger de nouveaux espaces alternatifs au monde déjà existant. L'interprétation est alors ouverte au regardeur, afin qu'il rejoue les analogies et les correspondances adressées à son imagination.

Né en 1982, Sami Trabelsi est diplômé de La Villa Arson en 2003. Par la suite il intègre la Rietveld Academie d'Amsterdam en double cursus avec les Beaux Arts de Paris où il obtient son diplôme en 2009. Il multiplie les expositions à Marseille, Barcelone, ou Maastricht. Il obtient ensuite une résidence avec l'ambassade des Etats-Unis à Paris pour réaliser un reportage photographique aux USA. Ces derniers travaux photographiques et vidéo sont issus de différents voyages en Afrique à Dakar (Sénégal) et Abuja (Nigeria), respectivement pour la biennale de Dakar et pour un Workshop avec l'Institut Français de Abuja. La dernière exposition « N'importe où hors du monde » est accueillie par « Angle Art Contemporain » du 7 mars au 23 mai 2020.



A bord ! maquette bateau-sculpture © A bord!

- À Bord ! est une traversée fluviale, d'Aubervilliers à Évry sur un bateau-sculpture que nous construisons, qui deviendra notre outil de captation. Il a pour but de lier et de faire collaborer les acteurs du développement du Grand Paris. Il sera un révélateur des atouts du territoire, autour des voies fluviales, son patrimoine et ses savoir-faire spécifiques. La construction du bateau-sculpture réalisé en matériaux bruts, ceux du bâtiment (bois, acier, tube PVC, étau de maçon, etc.), nous permettra de faire la traversée du Nord au Sud (via les canaux et la Seine) afin de rejoindre nos ateliers. Il est notre prétexte pour solliciter, au sein de notre projet, les entreprises du bâtiment qui sont actives pour la transformation de la ville.

Tout au long de la traversée, de nombreux rendez-vous et des moments de rencontres adressés aux Franciliens seront organisés autour des institutions culturelles présentes sur notre parcours. Le bateau se présente ainsi comme le déclencheur d'une dynamique globale, d'un mouvement créatif. Des caméras seront disposées sur notre embarcation afin de réaliser un film d'auteur et un documentaire marquant ce moment de transformation du bassin parisien. À Bord !, c'est aussi une économie de projet qui valorise le capital humain au sein d'une démarche culturelle et autour du territoire.

Ce temps de travail privilégié à la supérette est pour nous l'occasion de développer le projet **À Bord !** dans un lieu situé à mi-chemin entre nos ateliers. Par sa proximité, la supérette nous permet aussi de recevoir plus facilement des visites professionnelles. L'enjeu est pour nous le développement des partenariats sur les territoires, mais également l'élaboration des « outils du regard » et plus spécifiquement le pont, le montage de nos interviews, le développement du site internet, le compte Instagram, les plans du bateau.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Sami Trabelsi : je vis dans un atelier logement à Evry. J'enseigne à Prépa Evry et aux Arts Visuels Grand Paris Sud.

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Flavie L.T : Je vis à Paris, dans le 18ème, et travaille à Aubervilliers dans l'atelier partagé le Houloc. J'enseigne aux Arts Visuels Grand Paris Sud.

Cette action est vitale pour le projet **À Bord !** : depuis la crise sanitaire il est devenu de plus en plus difficile pour nous de nous rencontrer autour du projet. Par ailleurs, nos ateliers respectifs ne sont pas idéaux pour pouvoir se concentrer: le Houloc reste un espace collectif et Evry est éloigné géographiquement.

Que représente pour vous l'action « mobilisé·e·s » ?

Ce temps privilégié est également la possibilité de partager et de faire connaître notre projet auprès des habitants de la ville de Malakoff.

**« depuis la crise sanitaire
il est devenu de plus en
plus difficile pour nous de
nous rencontrer autour
du projet »**

fanny lallard

revue *SHOW*

Née en 1995, Fanny Lallart vit et travaille à Paris. Elle a étudié à l'ENSAPC et passera son diplôme en octobre qui prendra la forme d'un espace de parole radiophonique ouvert. Elle développe depuis plusieurs années un travail critique à travers une pratique d'écriture et des projets collectifs. Elle a publié son mémoire sous forme de fanzine, intitulé 11 textes sur le travail gratuit, l'art et l'amour, dans lequel elle interroge notre rapport au travail en s'appuyant sur les pensées d'autrices comme Elsa Dorlin, Sara Ahmed et Sarah Schulman. Cofondatrice de la revue *SHOW*, une revue étudiante participative, qui prépare son troisième numéro, elle a également été à l'initiative avec Thily Vossier de Minimarket, un cycle d'expositions dans une supérette à Lyon de 2016 à 2019.



Revue *SHOW*, 1, 2, 3. © Fanny Lallart

- *SHOW* est une revue
- étudiante fondée en 2019
- par un groupe d'étudiantxs de l'ENSAPC. *SHOW* est une publication participative pensée comme un outil critique au sein de notre école. Elle est un relais d'articles, de poèmes, d'images qui s'ancrent dans une démarche réflexive par rapport à nos propres conditions : celles en tant qu'étudiantx, en tant que travailleurxs, en tant que femmes, etc. Née d'un travail militant à l'issue de plusieurs mois de mobilisation pendant que notre école changeait de direction, elle existe dans une volonté de créer des traces des engagements étudiants dans les écoles. En effet, il

est troublant de constater à quel point il n'existe pas de mémoires des réflexions engagées dans ces institutions où les étudiantxs passent et les problématiques demeurent.

À travers un travail de mise en partage de ressources, de déconstruction collective des structures qui nous entourent et d'émancipation par l'écriture, nous tentons de rédéfinir les contextes économiques et sociaux que nous habitons. Cette revue en est le témoin et est un espace pour valoriser ces récits qui ne trouvaient pas de place dans l'école.

Nous avons cofondé en 2019 la revue SHOW, une publication étudiante participative, qui vient de sortir son troisième numéro et développe un rapport critique, réflexif aux institutions qui nous entourent. L'écriture et les publications sont des outils qui nous intéressent beaucoup pour leur capacité à disperser, disséminer, démultiplier la parole. Durant ces deux mois c'est sur cette revue que nous allons avec les autres membres à l'élaboration du numéro 4.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Mes conditions de vie d'artiste sont très impactées par le contexte sanitaire actuel. Je travaille à mon domicile actuellement et je partage mon temps avec des emplois alimentaires. Je cherche par la pratique collective à trouver des façons de mutualiser les moyens et de se fédérer pour pouvoir continuer à créer. Mes conditions matérielles influencent directement ma pratique et expliquent aussi le fait que je me sois tournée vers l'écriture, un médium plus léger, moins coûteux. Je suis cependant en résidence au CAC de Brétigny mais qui ne me fournit pas d'espace de travail.

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Nous trouvons cette action essentielle, elle va non seulement nous permettre d'avoir un lieu de travail pour poursuivre des projets mais surtout offrir la possibilité de bénéficier d'un espace de sociabilité et de travail à plusieurs, chose qui nous manque beaucoup par ces temps d'isolement. Cela va nous permettre avec les autres membres de SHOW de nous retrouver pour avancer sur le prochain numéro de la revue dans un espace de travail qui n'est pas nos appartements et qui crée donc d'autres conditions de production et de concentration. Nous sommes très content·e·s de pouvoir se joindre au projet et bénéficier de vos espaces !

Que représente pour vous l'action « mobilisé·e·s » ?

mathieu calmelet, octave courtin, ludivine large-bessette

LAC project

Les Souffles

Né en 1986, Mathieu Calmelet se forme à la danse contemporaine au Centre National de Danse Contemporaine d'Angers dont il obtient le diplôme avec un solo intitulé « King Ju ». Il est interprète aux côtés des chorégraphes Nasser Martin-Gousset, Joëlle Bouvier, François Veyrunes, Olivier Dubois, Didier Théron, Simonne Rizzo. En tant que chorégraphe lui-même, il crée avec le Madrigal de Paris « Stabat mater », dont il co-signe la chorégraphie. Il co-signe ensuite la chorégraphie de « Dance is a Dirty Job but somebody's got to do it », Prix du Public Danse Elargie en 2010. Parallèlement à cela, il développe des créations musicales, notamment avec le groupe Angle Mort & Clignotant, Inouïs Printemps de Bourges 2018 et Résidents Chantier des Francos 2020, ou en solo pour les chorégraphes Claire Jenny, Sébastien Perrault et Claire Durand-Drouhin.

Né à Paris en 1991, Octave Courtin est diplômé de l'École européenne supérieure d'art de Bretagne. Il développe une pratique sonore, autour de la performance et de l'installation, au croisement de la musique expérimentale, de la danse et des arts plastiques. Il est sélectionné en 2018 au 63^e salon de Montrouge et à la 12^e Biennale de la jeune création de Houilles. Les deux installations qu'il crée pour l'occasion sont rassemblées lors d'une exposition personnelle au Bon Accueil à Rennes. Il est par ailleurs artiste résident à Mains d'Œuvres, Saint-Ouen, en 2018.



LAC project « Les souffles » - avril 2021 © LAC project

En 2019 naît un projet chorégraphique et sonore coécrit avec Pierre-Benjamin Nantel et lauréat du parcours Tridanse 2019. Il collabore avec la crypte d'Orsay à l'occasion de « la Nuit Blanche » 2019 et réalise sa première exposition retrospective en octobre 2019 à Mains d'Œuvres. En 2020, il participe à la Biennale Art Press de Saint-Etienne.

Ludivine Large-Bessette, née en 1987 et diplômée en 2012 de La Femis, a pour mediums de prédilection la vidéo et la photographie. Très tôt elle s'intéresse au corps et à ses représentations. La découverte de la danse contemporaine marque un véritable tournant dans sa pratique de plasticienne. Elle développe aujourd'hui un travail se situant aux frontières

de ces trois disciplines, dans lesquelles elle met régulièrement en scène des danseurs. Ses œuvres sont créées et/ou diffusées dans le circuit des festivals photo et cinéma (Addis Foto Fest, Présence(s) Photographie, Biennale Internationale de l'Image de Nancy, Filmwinter Festival for Expended Media Stuttgart, Instants Vidéo Marseille, FIPA Biarritz, Internationale TanzFilmPlattform Berlin, etc), de l'art contemporain (Salon de Montrouge, Friche Belle de Mai Marseille, Aesthetica Art Prize York, Jeune Création, la Nuit Blanche Paris, Centre des arts d'Enghien-les-Bains, le Cent-Quatre Paris, etc) et de la danse contemporaine (Le Gymnase CDCN de Roubaix, Ballet du Nord CCN de Roubaix, etc).



Les Souffles est une performance et une installation chorégraphique et sonore, conçue par le danseur contemporain et musicien Mathieu Calmelet, le plasticien sonore Octave Courtin et l'artiste visuelle Ludivine Large-Bessette.

Dans une scénographie déployée dans tout l'espace, des performeur.euse.s et d'étranges sculptures à vent automatisées s'activent, respirent, se contractent et s'abandonnent.

Souffles et vibrations des sculptures, souffles des interprètes, électrisés par un traitement numérique live via différents capteurs. Une étrange symphonie se crée, rejetant les frontières entre organique et mécanique, entre acoustique et numérique, explorant de nouveaux modes relationnels entre le corps humain et la machine.

La résidence à la supérette permettra à Octave Courtin, Mathieu Calmelet et Ludivine Large-Bessette de développer les sculptures de l'oeuvre **Les Souffles** et leurs finitions, et d'envisager la mise en espace de la version installation de l'oeuvre.

Nous développons actuellement un projet au long cours intitulé **Les Souffles**, explorant de nouveaux modes relationnels entre le corps humain et la machine, via plusieurs sculptures-instruments à vent. Cette oeuvre se décompose en deux parties, créées dans des temporalités différentes : une installation plastique et sonore, et une pièce live chorégraphique et musicale.

Nous subissons comme tout le monde de dures réorganisations de planning avec reports incertains et annulations. Néanmoins de par le fait que nous en sommes au début du projet, nous avons été dans une certaine mesure plus préservé·e·s que d'autres artistes, les temps de création ayant été moins impactés que les diffusions.

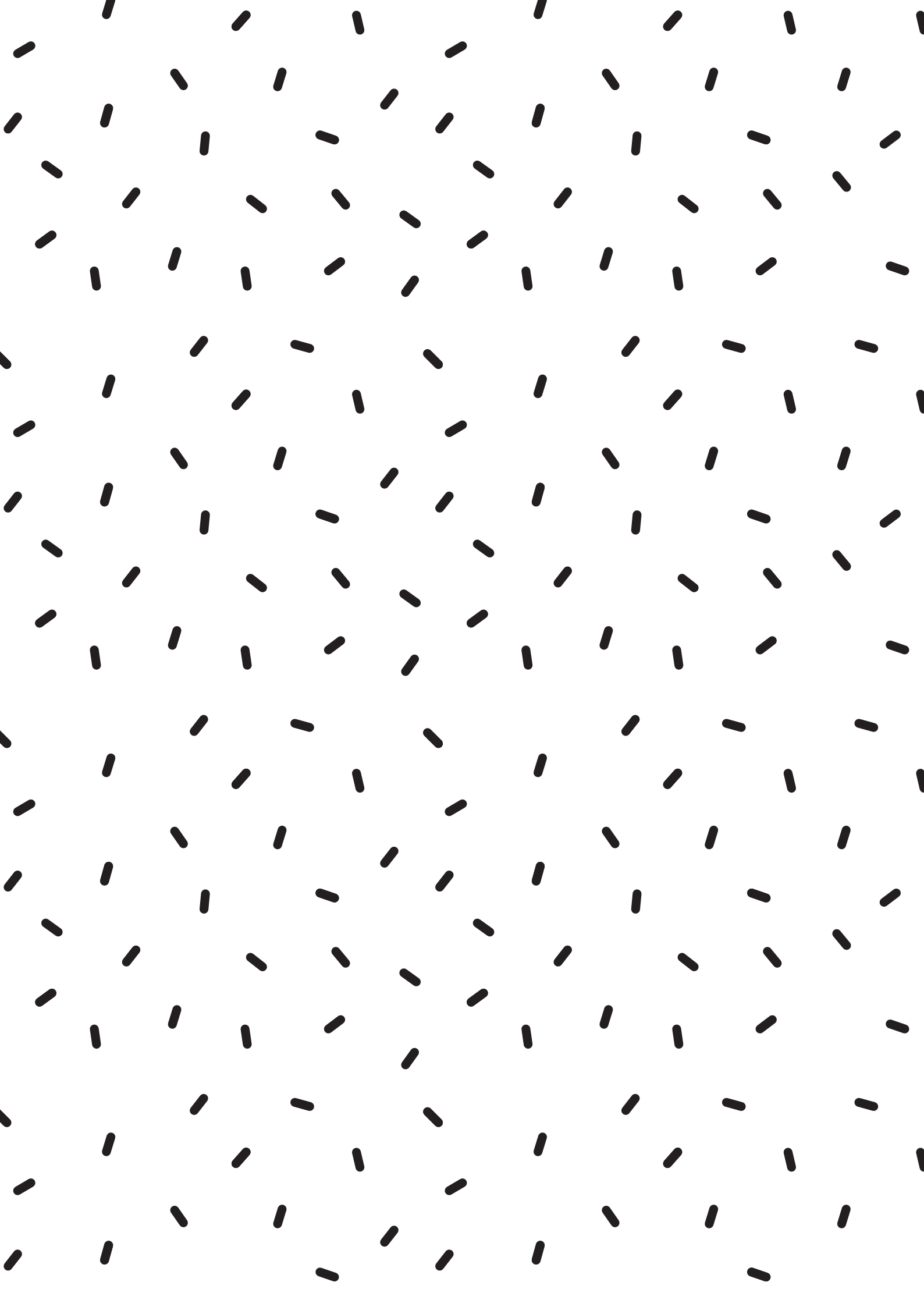
« mobilisé·e·s » répond à un besoin crucial pour les artistes : avoir un espace et un temps pour créer. Dans un environnement où le fossé peut se creuser entre des structures culturelles sur-sollicitées, mises à mal, et des créateurs toujours plus en situation de précarité, il est essentiel de trouver comment construire de nouveaux liens, se fédérer et agir ensemble.

Pouvez-vous nous présenter votre travail et plus précisément ce sur quoi vous travaillez durant ces deux mois de mise à disposition ?

Actuellement, quelles sont vos conditions de vie d'artiste ?

Que représente pour vous l'action « mobilisé·e·s » ?

« Dans un environnement où le fossé peut se creuser entre des structures culturelles sur-sollicitées, mises à mal, et des créateurs toujours plus en situation de précarité, il est essentiel de trouver comment construire de nouveaux liens, se fédérer et agir ensemble. »



En écho avec le programme de soutien mobilisé.e.s, le centre d'art invite Émeline Jaret en tant que chercheuse associée. Dans le prolongement d'un projet personnel, débuté en 2018 et centré sur le processus créatif et la notion d'auteur, elle souhaite initier une recherche à la fois théorique et impliquée, qui mette en perspective la démarche du centre d'art et sa mutation (temporaire) de lieu de diffusion à lieu ressources. Observant les articulations entre pratique et théorie, individuel et collectif, esthétique et politique, ce projet tend à prendre en compte les paramètres structurels et les conditions de travail des artistes dans l'analyse du processus et de l'œuvre. À travers une critique génétique enrichie par l'apport des sciences du langage et des sciences sociales, il s'agit de produire une recherche à la fois théorique et impliquée, personnelle et collaborative. Pendant cinq mois, Émeline Jaret mènera, dans le / hors du centre d'art, une recherche collaborative à travers des entretiens, des rencontres et des ateliers de co-recherche, avec des artistes-auteur·e·s du programme ou invité·e·s. Un carnet de recherche rendra compte de cette expérience, qui prolongera le travail qu'elle a précédemment mené aux côtés du collectif W et leur projet d'artothèque expérimentale (juillet 2020-février 2021), et s'appuiera aussi sur la résidence d'Ève Chabanon (janvier-juillet 2021), dans le cadre des résidences de la supérette.

Ce carnet sera prochainement mis en ligne sur le site Internet du centre d'art, pour suivre la recherche en construction à travers une édition évolutive.



© The Shelf Company



Émeline Jaret est enseignante-chercheuse, Maîtresse de Conférences en histoire de l'art contemporain au département d'arts plastiques de l'université Rennes 2, rattachée au PTAC (EA 7472 – Pratiques et Théories de l'Art Contemporain). Depuis plusieurs années, elle développe une expérience de terrain, tendant à combiner recherche théorique et impliquée, sous la forme d'une recherche en actes et collaborative. Elle poursuit actuellement un projet de recherche centré sur le processus créatif et la notion d'auteur, qui bénéficie d'une bourse de soutien à la recherche en théorie et critique d'art du CNAP. Après plusieurs expériences pour la DRAC Île-de-France et TRAM, réseau d'art contemporain Paris/

Île-de-France, elle a été chargée de projets hors les murs et de la supérette pour la maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff.

Elle y a notamment accompagné le collectif W (Pantin) dans leur projet d'artothèque expérimentale. Elle est actuellement en charge, avec Isabelle Mayaud (sociologue), de la phase 3 du Schéma d'orientation pour les arts visuels – SODAVI Île-de-France. Émeline Jaret a réalisé plusieurs expositions et publie régulièrement dans des revues, catalogues et ouvrages collectifs.

La liste de ses travaux est consultable sur une page dédiée sur le site internet du centre d'art.

informations pratiques



métro



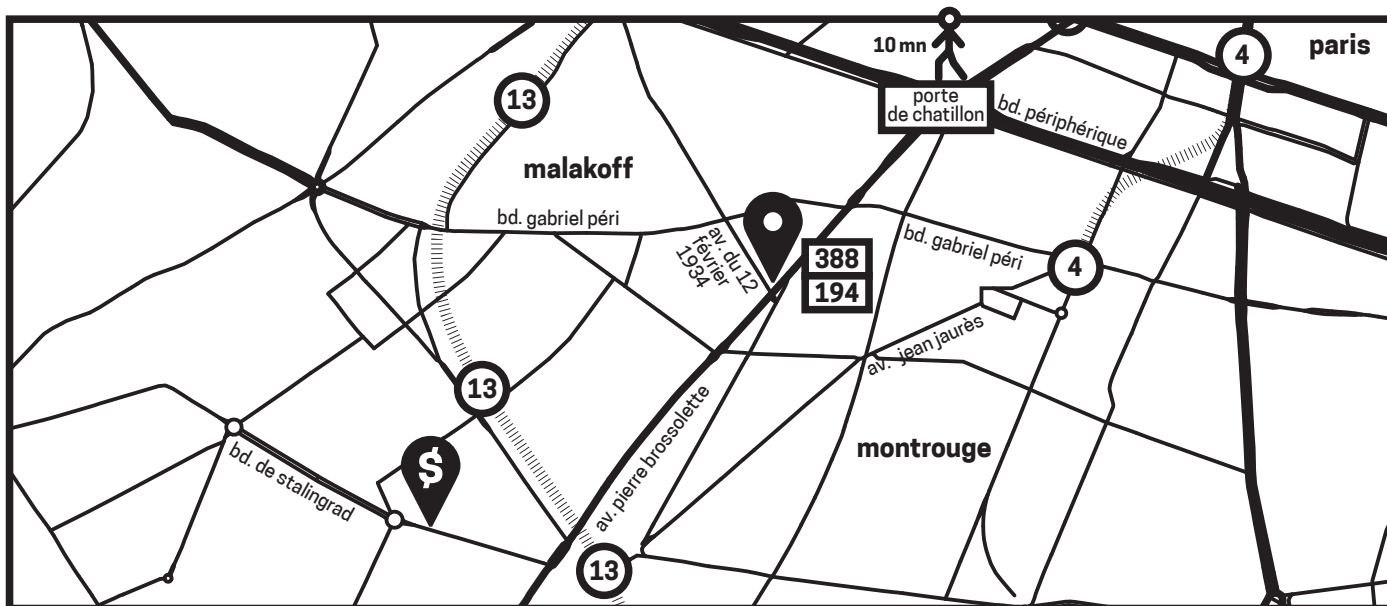
bus



la maison
des arts



la Supérette



accès

maison des arts
105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

métro ligne 13
Station Malakoff - Plateau
de Vanves.

métro ligne 4
Mairie de Montrouge

supérette
28 bd. stalingrad
92240 Malakoff

métro ligne 13
Station Etienne Dolet
Station Châtillon Montrouge

contacts

directrice
aude cartier

administration
et production
clara zaragoza

pôle médiation
et éducation artistique
julie esmaelipour

stage médiation
et communication
noémie mallet

pôle projets hors-les-murs
et supérette
juliette giovannoni

contact presse
jgiovannoni@ville-malakoff.fr

maisondesarts.malakoff.fr
maisondesarts@ville-malakoff.fr
01 47 35 96 94

partenaires

La maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff bénéficie du soutien de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil départemental des Hauts-de-Seine et du Conseil régional d'Île-de-France. La maison des arts centre d'art contemporain de Malakoff fait partie des réseaux TRAM et BLA !. Les résidences à la supérette sont rendues possibles grâce au soutien de la DRAC Île-de-France et Paris Habitat.